

LE DISCOURS SYSTEMIQUE COMME METAPARADIGME

Luiz Alcione Albandes Moreira, M.Sc, Ph. D.¹

*Curso de Mestrado em Administração
Rua Santos Dumont 1740/3º Aldeota,
60150-160 Fortaleza, Ceará, Brasil
<LAAM25@HOTMAIL.COM>*

Résumé

La systémique a une identité ancrée dans les outils linguistiques qu'elle utilise pour la construction des connaissances. Ces outils appartiennent à une rhétorique paradigmatique spécifique : ils fonctionnent sur un mode métaphorique, à l'aide de métaphores, d'analogies et de transfert de concepts. L'objet de la systémique - à savoir, le système - est d'ailleurs lui-même une métaphore. Margareth Masterman (1979) a proposé une taxonomie des paradigmes, selon la conceptualisation de Thomas Kuhn (1970), où les analogies sont considérées comme des paradigmes constructivistes. On propose de les placer plutôt dans la classe des métaparadigmes, ce qui amène à considérer la théorie des systèmes ancrée dans la métaphore comme une "weltanschauung".

Abstract

It is arguing that systems theory has a root identity in relation to the language and discursive tools it uses for knowledge construction purpose. These tools belong to a special paradigmatic rhetoric: they operate in a metaphorical mode through metaphors, analogies and concept transfer. Systems theory's object -the system- is itself a metaphor. Margaret Masterman (1979) suggests a taxonomy for T. Kuhn's (1970) conceptualization of paradigm where analogies are viewed as construction paradigms. This paper however proposes that the root metaphors systems theory should place it under the class of metaparadigm, that is, system theory can be viewed as a weltanschauung.

Mots-clés

Systémique, Epistémologie, Paradigmes

¹ Luiz Alcione Albandes Moreira, 57, est brésilien, professeur adjoint dans le cadre du Programme de post-graduation en gestion de l'Université d'Etat de Ceará, à Fortaleza, Province du Ceará, Brésil. Il est titulaire d'un baccalauréat en Pédagogie (Université Fédérale de Rio Grande do Sul, Province de Rio Grande do Sul, Brésil], 1969), d'un diplôme de M. Sc. en Administration (Université Fédérale do Rio Grande do Sul, Province de Rio Grande do Sul, Brésil, 1993), et d'un Ph. D. en Administration (École des Hautes Études Commerciales, HEC, Montréal, Québec, Canada, 2002). Il a commencé par une carrière de fonctionnaire du gouvernement brésilien, comme spécialiste en gestion de programmes gouvernementaux de développement des ressources humaines, pendant plusieurs années, avant sa carrière académique. Il réside à Fortaleza, où il se consacre à l'enseignement de la théorie des organisations et des méthodes qualitatives en recherche organisationnelle, et à la construction d'une théorie locale en ce qui concerne petites et moyennes entreprises.

Remarquons le motif théologique dans l'invention par Leibnitz du calcul binaire. Il représentait la création, puisque tout nombre peut être produit par une combinaison de "quelque chose" (1) et de "rien" (0). Cette antithèse a-t-elle une réalité métaphysique ou n'est-elle qu'une de nos habitudes linguistiques et du mode d'action de notre système nerveux ?
Ludwig von Bertalanffy [1]

Comme l'a dit La Rochefoucault, "la mort, comme le soleil, ne peut être regardée en face." J'ai voulu donc regarder l'homme regardant la mort et cette nécessité de réflexivité - ce regard sur le regard regardant - n'a pas cessé de se développer dans mon œuvre.
Edgar Morin [2]

INTRODUCTION

L'idée d'organisation fait partie de la genèse du concept de systémique, non seulement dans le sens d'une idée qualifiant les systèmes, comme si ce fait avait été une découverte "a posteriori" par rapport à la conceptualisation de ces systèmes. Elle concerne la nature même du système : un système est conceptualisé comme un tout organisé, en fonctionnement (Braichet, 1996 ; Watzlawick et al., 1972, Partoune, 1999). Dans la mesure où l'organisation est en même temps une action (les interrelations possibles entre les éléments constitutifs du tout) et la dynamique de cette interrelation (le fonctionnement positif des ces relations) un système peut être conceptualisé comme l'organisation de l'organisation. L'histoire de la systémique sociale, c'est à dire, la systémique appliquée au champ social (Lugan, 1993), par exemple, s'est construite avec le concours privilégié d'un type particulier d'analogie : la métaphore (Emery, 1997 , p. 686 et passim).

TRANSFERT DE CONCEPTS, MÉTAPHORES ET ANALOGIES

Les analogies, les transferts de concepts et les métaphores font partie des outils épistémologiques des disciplines. Le transfert de concepts et les métaphores ont, pourtant, des natures méthodologiques différentes, qui sous-entendent des implications épistémologiques particulières. Le transfert de concepts se présente dans le discours scientifique d'une façon provisoire, plus fréquemment dans les prolégomènes d'une discipline. Le concept transféré conserve le sens qu'il avait dans le lexique d'où il provient. La métaphore représente aussi un point de départ. Mais elle se situe au noyau de la nouvelle discipline qui, sans elle, aurait du mal à survivre et se développer. Le transfert de concept fonctionne comme un levier ; la métaphore, elle, comme un fil conducteur.

Cependant, il y a des risques dans l'utilisation de ces procédures (Kaplan, 1964). Le premier, intrinsèque et évident en soi, c'est qu'il n'y a pas deux choses qui soient absolument pareilles. Symétriquement, dans une démarche logique formelle, source des taxinomies et des classifications, il n'y a pas de chose qui ne saurait profiter d'une ressemblance avec une autre. Le deuxième risque découle de l'emploi procédural de ces outils, en les transformant en une sorte de loi, dans le sens positiviste du terme. Dans le champ organisationnel, par exemple, le résultat de l'importation obstinée de concepts a donné naissance à ce que Ramos (1981 ; 1983a ; 1983b) a appelé un "embrouillement linguistique[3]". Le troisième risque concerne la nature de ce qu'on importe. L'identité d'une discipline se construit au moyen d'une combinaison intime de théories, d'objectifs, de méthodes et de données, qui forment un ensemble en influence mutuelle (Aktouf, 1987 ; Van Maanen, 1983 ; Strauss et Corbin, 1990 ; Strauss, 1987 ; Glaser et Strauss, 1967). Seul l'ensemble confère une cohérence épistémologique et une consistance argumentative disciplinaire, par la création d'un réseau symbolique de signes et de signifiés linguistiques, où la nature et la justification d'un des éléments sont légitimées et renforcées au fur et à mesure par les autres éléments. La force explicative et interprétative de chaque élément est déterminée par ce réseau.

Une métaphore est une manière de visualiser quelque chose comme si c'était quelque chose d'autre (Lakoff et Johnson, 1980). Elle est une "comparaison condensée qui déclare une identité intuitive et concrète" (Ullmann, 1964, p. 441). C'est une expression linguistique qui permet de faire une liaison cognitive entre deux domaines différents - entre l'abstrait et le concret, par exemple (Ortony, 1979). En sémantique (Ullmann, 1964), sémiologie (Barthes, 1970) et sémiotique (Eco, 1980), les métaphores sont envisagées comme quelque chose de fondamental pour le fonctionnement de la langue. "Le fait d'un signe de pouvoir désigner une chose, tout en continuant à désigner une autre, (...) c'est ce qui fait du langage un instrument de connaissance. Cette tension dans les mots est l'origine féconde d'ambiguïté, mais elle est aussi l'origine de ce destin analogique, cause unique du pouvoir symbolique du langage" (Ullmann, 1964, p. 338). Historiquement, on n'observe pas de conservation stricte du sens comme un principe d'utilisation de la métaphore (chez les Grecs de l'Antiquité Classique, par exemple, les différents aspects de la lune dans le ciel pendant le mois étaient désignés comme des "métaphores de la lune"). Dans un contexte d'intentionnalité, la métaphore a la potentialité intrinsèque de voiler le discours, par le biais d'ambiguïtés. On doit remarquer la proximité linguistique originelle de "metaphora" avec "metapheron", le verbe grec le plus proche. Il a la signification de transférer, faire une translation ; mais, il a, aussi, le sens de brouiller, d'obscurcir, de mêler, le sens de "cacher". Les métaphores de la lune en donnent une illustration.

L'utilisation des définitions par substitution est intrinsèque au discours didactique (selon Barthes, 1970), discours donc typiquement métaphorique, qui sert d'intermédiaire entre la reproduction et la socialisation des paradigmes. Cependant, métaphores et définitions ne sont pas la même chose. "La clarté n'est qu'un attribut rhétorique ; elle n'est pas une qualité du langage en tant que telle" (Barthes, 1970, p. 60). Il nous parle, là, de l'intention de persuader. On peut suggérer que l'identité dont parle Ullmann, "intuitive et concrète", n'est donnée que dans les limites de l'argumentation entre émetteur et récepteur, qui, en plus, doivent se mettre d'accord sur ces limites. Comme le veut Eco (1980), "une des règles discursives de la Rhétorique (comprise dans son sens le plus noble) est que, bien que l'argumentation progresse par des prémisses probables, la probabilité de ces prémisses doit devenir explicite. Seul ce pacte distingue le discours persuasif de la fraude" (Eco, 1980, p. 243). Ce pacte prend du sens s'il s'établit entre interprétants en action, plutôt qu'entre émetteur et récepteur.

Qu'un discours métaphorique puisse se trouver tellement dépourvu d'ambiguïté qu'il pourrait être employé, sous la même forme, dans un discours littéraire et un discours non-littéraire, est insoutenable. Pour le premier, ce qui compte, c'est l'élégance et l'intelligence formelle, et leur relation directe avec l'intention de surprendre (Hauser, 1961 ; 1976). Une source d'ambiguïté a, alors, une dimension externe qui se dégage de la nature du discours, de l'intentionnalité objectivée de celui qui parle. Les métaphores "sont, alors, probablement mieux comprises comme des systèmes de croyances concernant les relations figure et fond, en permettant la prédominance de certains éléments sur d'autres" (Putnam et al., 1996, p. 377). Ce processus de valorisation, soit de la figure, soit du fond, est une des caractéristiques des plus essentielles pour la compréhension de l'importance de la métaphore dans le langage, et par conséquent, dans les enjeux de la communication substantive entre les êtres humains.

Le royaume de la métaphore est celui des "transgressions créatives" (Barthes, 1970, p. 88). C'est ce qui fait son intérêt tout particulier pour l'étude du discours théorique, dans la mesure où elle s'insère dans un contexte discursif qui aspire à convaincre autant qu'à se faire comprendre. Elle se construit sous licence, en incorporant à son patrimoine de sens, d'autres signes de sens que d'autres patrimoines discursifs, de par l'usage, ont déjà institutionnalisés. Cela veut dire que la métaphore ajoute au transfert simplement mécanique de sens, un effort de clarté lié à la force de l'usage dans le contexte antérieur, qui la légitime.

LA TAXINOMIE DES PARADIGMES PAR MASTERMAN

L'ambiguïté est une caractéristique "per definitionem" des analogies. Sur ce sujet, Margareth Masterman (1979) nous propose une piste. Le sens concret d'une analogie, dans la langue, découle du fait qu'elle est capable d'être complètement à la fois un modèle, une image

ou une “ analogie-design ”. Une image d’un objet A, employée analogiquement pour dépeindre celle d’un objet B, a deux types de sens concret et non seulement un. Elle a, premièrement, le sens concret qu’elle a apporté avec elle, parce qu’elle est une image de A. Deuxièmement, elle a celui qui est appliqué à B et qui concerne celui-ci, mais pas A. Ce sens concret est tout à fait explicable dans le cadre d’une conception hypothético-déductive de la science liée à la rationalité instrumentale. Le premier de ces sens, cependant, reste inexplicable dans le cadre de cette conception - selon Masterman (1979) - dans l’exacte mesure où celle-ci affirme une identité (“ intuitive ” dirait Ullmann, 1964).

Si, alors, on considère les analogies du point de vue paradigmatique, c’est à dire, si on les emploie comme imposant une démarche de connaissance concernant un événement qui semble résister, comme le font les énigmes, à une approche cognitive traditionnelle, ou un événement pour lequel le vocabulaire disponible est qualitativement ou quantitativement faible, les métaphores peuvent présenter des nuances importantes. Il se peut que les propriétés de l’image d’origine soient mitigées de cette perte de clarté qui serait, de quelque façon “ naturelle ” de par la force même de la nature du processus. En d’autres mots, on ne peut pas s’attendre, par l’utilisation d’analogies, à ce qu’une approximation du nouvel objet ne soit pas complètement similaire à une identification. L’effort d’élucidation, pourtant, fait partie de cette élucidation. C’est seulement lui qui permet d’être plus proche de l’objet. Ceci renforce les propriétés naturelles de la métaphore en tant qu’outil du discours cognitif, la qualifie et la met en perspective.

Dans son texte, Margareth Masterman (1979) fait une taxinomie des paradigmes selon la conceptualisation de Thomas Kuhn. La classification de Masterman (1979) propose trois grandes catégories de paradigmes : les métaparadigmes, les paradigmes sociologiques et les paradigmes constructivistes. Les métaparadigmes explicitent un “ weltanschauung ” (mythe, ensemble de croyances, constellation de questions, spéculation métaphysique réussie, modèle, carte, nouvelle manière de regarder une chose, principe organisateur qui gouverne la perception, définition d’une grande partie de la réalité). Les paradigmes sociologiques décrivent un ensemble d’habitudes scientifiques (réalisation scientifique universellement reconnue, tradition scientifique, procédure, institutions politiques). Les paradigmes constructivistes sont nécessaires pour la solution d’une énigme (“ handbook ”, analogie, disposition de loi, source instrumentale, savoir-faire, “ gestalten ”, outils, cartes à jouer) (Masterman, 1979, p. 75-80).

Le discours systémique concernant les sciences humaines ou celles des sociétés et des organisations est essentiellement analogique. À la création historique de ce domaine par L. von Bertalanffy (1973), cet aspect est considéré comme fondamental pour contribuer à un nouveau paradigme, la notion de système ouvert, qui s’applique, entre autres, à l’organisation sociale. Erwin Laszlo (1973, p. X et suivantes) souligne l’importance de la pensée de Bertalanffy étant donné la rupture qu’elle opère, par rapport au paradigme alors prédominant (l’évolutionnisme darwinien), en procurant les conditions séminales de ce qui sera appelé plus tard l’approche holistique [4].

Ceci dit, la théorie des systèmes ouverts, dès sa naissance, a plutôt servi d’inspiration aux penseurs des systèmes sociaux avant de se convertir en force originelle dans la recherche sociale, susceptible d’amener des progrès théoriques subsidiaires prestigieux [1]. Il faut d’ailleurs le remarquer : l’interprétation structurale-fonctionnaliste de son paradigme de base, qui s’est montrée prédominante, est ancrée dans la critique positiviste de “ la pensée rationalisante instrumentale que l’œuvre de Mayo, Roethlisberg et Dickson avait proposé au début des années trente ” (Clegg et Hardy, 1996, p. 1 et suivantes).

Sous la dénomination de "système" on distingue premièrement une science dont le noyau dur est la croyance, et non l’évidence, en l’existence probable d’un système, en tant

qu'unité autonome d'analyse et, en tant que tel, une conception catégorique unificatrice, déterminant, conditionnant et structurant les catégories dérivées. Elle s'inscrit dans le cadre des sciences nomothétiques et, dans ce sens, ne s'identifie pas avec les grandes macrothéories classiques comme l'histoire ou l'économie politique, qu'elle regarde comme des philosophies. Deuxièmement, on distingue aussi une méthodologie synthétique hautement pragmatique qui cherche et utilise les données d'une façon contingente à partir d'une méta question (une question de base) empirique, représentative de la quête d'une identification structurée de l'ensemble en question. Troisièmement, la systémique se présente aussi à la fois comme un outil et comme une application de cet outil. Dans ce sens, elle se présente comme une heuristique. Le modèle est pour la systémique ce que le laboratoire est pour les sciences biologiques, l'expérimentation étant symétrique de la modélisation (Durand, 1996 ; Lugan, 1996 ; Laszlo et Laszlo, 1997). A l'heure actuelle, cependant, la systémique étant une pensée fortement empirique, presque entièrement tournée vers l'applicabilité de ses énoncés, ses caractéristiques sont inséparables et, par conséquent se présupposent les unes et les autres. La systémique ne serait donc qu'un paradigme constructiviste.

Ceci étant, on affirme au contraire que la systémique possède, dans le sens d'un "weltanschauung" (mais pas seulement dans ce sens), les caractéristiques d'un métaparadigme. Elle associe les conceptions : mythe, ensemble de croyances, constellation de questions, spéculation métaphysique réussie, modèle, carte, nouvelle manière de voir une chose, principe organisateur qui gouverne la perception, et définition d'une grande partie de la réalité. Une réflexion sur les analogies que le discours systémique utilise va, on l'espère, éclairer ces affirmations.

Le discours systémique véhicule deux types synthétiques d'analogies qui s'expriment par deux métaphores. Ces deux conceptions découlent de conceptions différentes des systèmes et sont reliées à deux notions centrales de la rationalité (Horkheimer, 1990 ; Slater, 1978). Il y a toujours eu une tension, à l'intérieur de la pensée scientifique, entre les capacités explicatives de la rationalité instrumentale qui se penche sur les relations causales (caractérisées ou non par la linéarité), sur des déterminations symétriques entre moyens et fins, et d'autres types de rationalités, comme la rationalité "substantive", pour laquelle la relation entre moyens et fins relève d'un ensemble d'autres actes de pensée –irréductibles à des perceptions, (comme le jugement et le symbolique). Les relations causales sont au cœur de ce différend parce qu'elles expriment la notion d'une rationalité originelle pourvue ou non du concept de finalité.

LES IMPLICATIONS DES ANALOGIES SYSTÉMIQUES

Les deux métaphores systémiques par excellence sont le mécanisme et l'organisme. Les analogies organiques ont été prédominantes pendant des siècles. Les plus visibles implications de ce fait sont perceptibles dans le domaine de la philosophie religieuse [5]. Dans la pensée d'Aristote (qui a indiqué les deux plus importants aspects de la Nature, notamment, le fait qu'elle soit intelligible et qu'elle soit un organisme vivant) s'est cristallisée une tendance qui va rester très longtemps immuable et qui attirera simultanément la pensée religieuse et les pratiques séculières d'observation et d'expérimentation, et la pensée proto-scientifique que l'on connaît. Que la Nature soit intelligible veut dire que si elle produit des artefacts comme un artisan, elle le fait par auto-reproduction de Formes rationnelles, et dans la mesure où la Nature est pourvue de Formes dérivées rationnelles, elle doit être elle-même rationnelle. Cette image explique n'importe quelle genèse par une paternité de double identité : la capacité (re)productive à partir d'une semence et la capacité créatrice qui incorpore la rationalité de la Nature et qui vibre d'intentionnalité.

L'hypothèse d'Aristote subira une légère, mais substantive modulation à l'arrivée du Christianisme et, plus important encore, à l'imposition de l'institution biblique. " La méthode scientifique dépend des préjugés des scientifiques sur la nature de la Nature et ces préjugés dépendent, parmi d'autres choses de la croyance en un dieu. (...) L'idée d'un créateur divin implique le fait que les choses créées n'aient pas seulement une relation de dépendance absolue avec lui mais aussi, qu'elles soient absolument différentes de lui " (Hooykaas, 1988, p. 30-31). Dans l'image organique, la causalité, qu'elle soit immanente ou transcendantale, est pourtant toujours, par définition, inhérente. Ce type de causalité par rapport à la totalité de l'organisme, se matérialise dans la conservation des formes et des fonctions selon l'approche divine, c'est à dire la reproduction et la conservation de la manière divine de reproduction et de conservation, qui institue à l'intérieur du créé la paternité créatrice.

Si la question génératrice institue l'organisme, le mécanisme, lui, est fabriqué. La nature du monde est évacuée du naturalisme d'Aristote et du matérialisme d'Épicure. L'image mécanique ne peut pas se passer de la complicité divine. Un mécanisme est le résultat d'un plan. Une machine implique un auteur externe : la croyance théiste ultime en un dieu transcendant s'en suit. " L'élément planificateur ne s'origine pas de la nature de choses, mais des propriétés desquelles Dieu a fait un don. (...) La machine rencontre sa raison d'être dans le plan de son créateur, qui est extérieur à elle. Ni la désacralisation laïcissante du monde des matérialistes, ni la rationalisation absolue du monde des idéalistes, n'ont été capables de modéliser la science. Il est évident que, pour ce faire, il a fallu la mécanisation du monde. Il a fallu une désacralisation radicale, dans le sens biblique " (Hooykaas, 1988, p. 33-34). Cette désacralisation - le divin hors du monde - s'exprime avec la création du monde par la description, l'explication et l'interprétation de ce monde. Le monde ne peut être apprivoisé que par un langage qui joue l'intermédiaire entre l'être humain et la réalité, par le biais de la compréhension. C'est le discours qui veut connaître. En somme, le mécanisme est son plan. Le plan est l'économie. L'économie, l'adéquation vaticinatrice entre moyens et fins, entre causes et effets. Tout mécanisme a besoin d'un prophète [6]. Tout oracle a du pouvoir, parce que toute connaissance est pouvoir [7].

L'adaptation mutuelle de la vision théiste biblique à une image mécaniciste du monde, et l'exigence d'une rigueur exégétique se traduisent dans un discours qui se prétend toujours coller au réel. Une immanence inhérente aux faits et aux choses va déterminer et conditionner, entre autres aspects de même importance (entre autres, la destinée intrinsèque de la science, qui devient la colonisation du monde par les technologies), la conception empirique et positive de la connaissance. " Elle a bâti la base de cet empirisme rationnel qui est devenu la méthode privilégiée de la science moderne. Le scientifique contemporain qui utilise [ces modèles], les considère seulement en tant que moyens de description rationnelle du monde et non comme des explications de l'essence du monde. Certains d'entre eux n'ont pas conscience [...] du fait que les fondements métaphysiques de leur discipline ont été édifiés, en grande partie, et en dépit de toute sécularisation, sur une conception biblique de Dieu et de la création " (Hooykaas, 1988, p. 46-47).

L'ORDRE COMME ANALOGIE ULTIME

La rationalisation ultime de la métaphore systémique se trouve dans l'image de l'ordre : le système - son objet - est une métaphore de l'ordre (Smircich, 1983). L'exemple classique de cette métaphore en tant que telle est la conceptualisation des constellations. Cette image formule une vision du monde qui a deux composants. Le premier nous parle de la perception radicale du monde comme un lieu de désordre, c'est à dire, un lieu regardé avec les yeux d'un ordonnateur, pour qui le désordre est une propriété intrinsèque et immanente, mais indésirable, puisque inutilisable, des choses du monde. Du point de vue de son contenu, cette

perspective présente des traits communs avec la notion de vie instinctive pré-socialisation dans le sens que les choses, telles qu'elles se présentent au monde, ne sont pas intelligibles mais seulement perçues. Les sens se juxtaposent par une délibération intérieure positive, liée à l'objectivation ; le résultat est une carte céleste. Le monde, donc, devient l'empirique, dont la cognoscibilité devient possible.

Domestiquée, cette force dévastatrice, le désordre, qui menait à la dé-construction, à la fragmentation et au hasard, est évacuée de l'irrationalité et devient une énigme, à mi-chemin entre la potentialité et l'acte, dépendante de l'imposition de la pensée humaine comme institutrice du sens. Celle-ci a, alors, la puissance du souffle de l'esprit sur la matière informe, la création divine ré-appropriée par l'être humain. Le désordre même, par son rapport avec l'ordre qui vient d'être établi, prend du sens.

L'image d'un organisme est, elle aussi, issue de la quête de sens. L'ordre intérieur d'un organisme semble se justifier par son rapport à ses propriétés radicales : la survie et la reproduction. Pourtant, et différemment de la machine, ces propriétés justifient la hiérarchie interne basée sur la finalité de l'ensemble. En plus, elles justifient une évaluation des organes et des échanges internes en termes de mesure de la distance, en termes de causalité, entre un organe donné ou une fonction donnée, et la réussite des propriétés radicales de ces derniers. La survie et la reproduction, légitimées dans le monde empirique, c'est à dire dans le monde des organismes, deviennent, par extension, légitimées dans le monde des représentations de l'être humain. Même légitimation pour la hiérarchie [8]. Les récompenses dans le monde du travail, par exemple, sont évaluées en termes de la contribution empirique du poste à la finalité ultime de l'entreprise en tant qu'organisation, comme mesure de pertinence. Pour légitimer cette mesure, il faut que la finalité soit établie au préalable ; il faut que l'agent instituteur soit en dehors de l'ensemble, parce qu'il est impossible d'être organe et organisme simultanément dans un intervalle de temps donné, sans perte de l'autonomie de l'élément comme unité d'analyse [9].

La pensée systémique, dans ses couches les plus profondes, est toujours attirée vers les explications ultimes. Les discussions sur le " big-bang " en sont un exemple, parce qu'elles traitent des origines des systèmes en les contrastant avec les non-systèmes. Ce sujet s'impose du point de vue d'une problématique scientifique qui s'insère dans le cadre d'un transfert de concept qui, s'il réussit, a un grand pouvoir unificateur transdisciplinaire. Concernant ce propos, la théorie du " big-bang " serait la légitimation de la systémique en tant qu'une " trans-science " du réel : toutes les notions liées à une inscription dans l'histoire n'ont pas d'applicabilité avant que le " big-bang " ne concrétise les concepts de temps et d'espace.

Selon Lévy-Leblond (1996, p.172-173), " nous vivons dans un monde dont le désordre est évident, même s'il n'est pas pire aujourd'hui qu'hier; il est peut-être plus visible grâce aux moyens modernes d'information. Nous voyons donc le désordre autour de nous, partout, toujours, et c'est difficilement tolérable. Pouvoir se dire, alors, que la science nous permet de métaboliser ce désordre, voilà ce qui serait sécurisant. Autrement dit, après avoir demandé pendant des siècles à la science de justifier, légitimer, voire imposer l'ordre (et parfois de façon relativement brutale), et devant l'échec évident de cette tentative pour ordonner le monde, on se rabat sur l'idée que la science devrait justifier, légitimer, et pourquoi pas, imposer le désordre. Idéologie, oui, mais pas si nouvelle au fond (...). " Lévy-Leblond nous renvoie à une caractéristique thérapeutique, peu remarquée, de la pensée scientifique : la science doit arracher l'intolérable au territoire de la cognoscibilité. Elle doit se proposer comme orphelinat. Dans le cadre d'un tel territoire de protection, où on peut s'abandonner au flux des rêves et des événements, la systémique nous fait le don du " big bang " (qu'il faut organiser), pareil au don de la création régénératrice en tant que tel, ou comme autopoïèse. Si l'on admet un mythe fondateur dans le sens d'une description anthropologique d'un passé

pensé ou idéalisé, l'institution de l'ordre joue alors un rôle déterminant et profondément diffus sur le comportement humain.

CONCLUSION : L'IDENTITE DE BASE DE LA SYSTEMIQUE COMME METAPARADIGME

La systémique établit donc une proposition instituante de base (une narration, une valeur originelle, une forme méthodologique) qui dépasse son territoire cognitif (les éventuels objets de connaissance possibles). Cette proposition vise à nier le désordre et à affirmer l'ordre. De plus, elle est prise comme donnée. Dans ce sens, elle se pose comme une espèce de loi ultime : l'organisation est l'organisation de l'organisation. Cette destination est “ trans-scientifique ” et, même, religieuse. Elle est incorporée, par exemple, dans la conception d'un dieu triadique. La création des choses elles-mêmes par un dieu triadique, qui ne saurait être un “ cloneur ” par nature, institue un principe de régularité des ensembles pris comme la dimension divine de l'être humain, dans la mesure où elle indique ce qu'on peut partager avec dieu sans le dé-caractériser. Ce principe institue la négation de la désorganisation comme une ontologie, dont le bras fonctionnel est une théologie étiologique.

Finalement, comme nous assure Ben-David (1975), un paradigme, du point de vue d'une sociologie de la connaissance, est une culture, où on trouve un langage établi par l'usage, son vocabulaire pertinent, et des structures opérationnelles qui leur sont propres. Un paradigme est une communauté de partisans qui, d'un côté, ne sont pas nécessairement dans le maquis, et de l'autre, peuvent argumenter avec la rhétorique de la conviction webérienne (Bendix, 1947 ; 1962). Un apprenti scientifique est socialisé dans un paradigme par les scientifiques en charge de son éducation, dans un environnement précis, à l'aide de procédures académiques et professionnelles précises, qui ont la nature anthropologique des rites. Un paradigme, selon Ben-David (1975), détermine les questions à se poser, la manière de les poser, et comment y répondre, en fournissant des méthodes.

L'ordre en tant qu'élément de la systémique sociale est institutionnalisé : une condition “ a priori ” qui détermine le fonctionnement d'un ensemble donné. Elle ne peut pas donc être immanente. Elle ne crée pas ni un organisme ni une machine. Pourtant, elle crée un système. Alors, il faut que la systémique soit quelque chose de plus.

Par conséquent, on peut soutenir que :

(1) le destin de la systémique semble lié au défi des problématiques anthropologiques des narrations concernant les origines, et à celles du commencement de tout (l'organisation instituante) ;

(2) la complexité des conceptions de base implique une adhésion aux prémisses qui fonctionnent, par rapport au reste de l'argumentation, comme des discours didactiques (qui, eux, fonctionnent par substitution de concepts et par métaphorisation, comme par exemple la “ température ” du Tout, en centigrades, juste après le “ big-bang ” ou les “ étapes ”, en “ jours ”, de la création du Tout chez les monothéistes) ;

(3) les prémisses mentionnées ci-dessus forment un ensemble coordonné par le discours, où une prémisses de base, c'est à dire, la métaphore de base, détermine les prémisses subsidiaires, en “ formatant ” les questions de recherche et de spéculation ;

(4) l'aspiration de la systémique est explicitement de devenir une méta-discipline où les questions prises comme problématiques ont le caractère d'un répertoire plutôt trans-physique, dans le sens d'une “ eco-science ” ;

(5) la modélisation et la simulation sont les méthodes privilégiées de la systémique et, en tant qu'eco-science (une science du “ holos ”), elle se bat pour un modèle originel ;

(6) Modèles et simulations ne sont pas des événements, mais des représentations possibles ;

(7) la systémique invite à de nouvelles représentations mentales (le “ big-bang ” même) et discursives de la réalité (une théorie sur la genèse de l'univers) ;

(8) ces représentations mentales et discursives tendent à donner une nouvelle définition du réel ;

(9) la systémique devient, par conséquent, et simultanément, une épistémologie, une anthologie et une axiologie.

Il reste à la systémique d'assumer le rôle qui en découle. Aurions-nous déjà cette conscience ? Parlerions-nous déjà cette nouvelle langue ? Ou, peut-être, devrions-nous faire d'abord l'effort de contester les allégations de Lévy-Leblond (op. cit., p. 173) : “idéologie, oui, mais pas si nouvelle au fond ; disons qu'il s'agit de la forme contemporaine du scientisme... ”??

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Thierry Pauchant, de l'École des Hautes Études Commerciales, HEC, de Montréal, Québec, Canada, qui a fait des commentaires sur la première version de ce texte. Je tiens à remercier aussi les re-lecteurs de Res-Systemica pour les suggestions proposées aux versions précédentes de *La systémique comme méta paradigme*. À tous je doit les mérites éventuels de ce texte.

NOTES

¹ L. von Bertalanffy 1968, *Théorie générale des systèmes*, Paris: Bordas, p. 254.

² E. Morin, 1991, Edgar Morin, braconnier des savoir, in: G. Pessis-Pasternak. *Faut-il brûler Descartes ?*, Paris: Editions la Découverte, p. 84.

³ Selon lui, “pour justifier sa propre existence, une discipline, n'importe laquelle, doit démontrer une certaine dose d'intolérance dans ses relations avec d'autres disciplines. Avoir de l'individualité est, d'une manière ou d'une autre, être intolérant. Si nous voulons des disciplines avec de la rigueur scientifique, la pratique de ces erreurs d'extrapolation doit être évacuée” (Ramos, 1983a, p. 68).

⁴ A ce propos, Laszlo (1973) rejoint Kuhn (1970), presque littéralement : “Ce prix [renoncer à un ancien paradigme] est exigé dès lors qu'un ancien paradigme s'effondre sous l'accumulation d'anomalies et de paradoxes, et qu'un paradigme alternatif devient disponible et peut le remplacer. (...). C'est le mérite durable de Bertalanffy que d'être à l'origine de la conception de système ouvert comme paradigme général alternatif, capable de remplacer la pensée scientifique cartésienne, positiviste, mécaniciste et réductionniste, antérieurement dominante ” (1973, p. X).

⁵ L'argument que je développe par la suite s'appuie essentiellement sur l'oeuvre de R. Hooykaas (R. Hooykaas, *A religião e o desenvolvimento da ciência moderna*, Brasília : Editora da Universidade de Brasília, 1988 ; _____ *Fact, faith and fiction*, Vancouver : Regent College Publishing, 1999 ; _____ *Religion and the rise of modern science*, Vancouver ; Regent College Publishing, 2000).

⁶ Les plans du Fond Monétaire International, et les critiques qu'on en fait, sont éloquentes sur ce sujet.

⁷ Lévy (1996) fait un portrait naïf des “concepteurs des grands systèmes informatiques [qui ne cherchent pas le pouvoir]”. Il ne s'agit pas de le chercher ou non, puisque le pouvoir dans le raisonnement ci dessus est constitutif.

⁸ Le traitement de la question de l'individu chez Bertalanffy en est un bon exemple : la conception évolutionniste, qui n'est qu'un plaidoyer pour une économie du corps, justifie "que certaines parties acquièrent un rôle dominant et déterminent ainsi le comportement de l'ensemble." (Bertalanffy, 1973, p. 70).

⁹ On peut l'être du point de vue du discours descriptif ou interprétatif, bien sur, mais dans ce cas on est dans l'univers des représentations didactiques (qui, métaphoriques, jouissent de la licence des "transgressions créatives" barthiennes) où l'autorité autorale, matérialisée dans l'agent instituant, s'institue au-delà de toute rationalité.

RÉFÉRENCES

Aktouf, O., *Méthodologie des sciences sociales et approche qualitative des organisations*, Québec : Presses de l'Université de Québec, 1987.

Barthes, R., *Writing degree zero. Elements of semiology*, Boston : Beacon Press, 1970.

Bendix, R., *From Max Weber. Essays in sociology*, New York : Oxford University Press, 1947.

_____, *Max Weber : an intellectual portrait*, New York : Doubleday, 1962.

Ben-David, J. (ed.), Introduction, in : *Sociologia do conhecimento*, Rio de Janeiro : Fundação Getúlio Vargas, 1975.

Bertalanffy, L. von, *General systems theory*, Paris : Bordas, 1973.

Braichet, A., *Glossaire de la systémique*, <http://www.unine.ch/autogenesis/glossair.htm>, 1996.

Clegg, S. R. et Hardy, C., Organizations, organization and organising, in : S. Clegg et al., *Handbook of organizational studies*, London : Sage, 1996.

Covey, S., Les Principes d'abord, In: Rowan Gibson (ed.), *Repenser le futur*, Paris : Village Mondial, 1997.

Durand, D., *La systémique*, Paris : Presses universitaires de France, 1996.

Eco, H., *Tratado geral de semiótica*, São Paulo : Editora Perspectiva, 1980.

Emery, F., Epilogue, in : E. Trist et al., *The social engagement of social science, Vol. III*, Philadelphia ; University of Pennsylvania Press, 1997.

Flood, R. L. et Romm, N. R. A., Emancipatory practice : some contributions from social theory and practice, *Systems Practices*, 9(2) : 113-128, 1996.

Frederick, W. C., Creatures, corporations, communities, chaos, complexity, *Business and Society*, 37(4) : 358-389, 1998.

Glaser, B. et Strauss, A. L., *The discovery of grounded theory*, Chicago : Aldine Publishing Co, 1967.

Pessis-Pasternak, G., *Faut-il brûler Descartes ?*, Paris : Editions la découverte, 1996.

- Gibson, R. (ed.), *Repenser le futur*, Paris : Village Mondial, 1997.
- Handy, C., Trouver une voie dans l'incertitude, in : Rowan Gibson (ed.), *Repenser le futur*, Paris : Village Mondial, 1997.
- Hatch, M. J., Exploring the empty spaces of organizing : how improvisational jazz helps redescribe organizational structure, *Organization Studies*, 20(1) : 75-100, 2000.
- Hauser, A., *Introducción a la historia del arte*, Madrid : Guadarrama, 1961.
- _____ *O maneirismo*, São Paulo : Editora da Universidade de São Paulo, 1976.
- Hooykaas, R., *A religião e o desenvolvimento da ciência moderna*, Brasília : Editora da Universidade de Brasília, 1988.
- _____ *Religion and the rise of modern science*, Vancouver ; Regent College Publishing, 2000.
- _____ *Fact, faith and fiction*, Vancouver : Regent College Publishing, 1999.
- Horkheimer, M. *Eclipse of reason*, New York : Continuum International, 1990.
- Kaplan, A., *The conduct of inquiry*, San Francisco : Chandler Publishing, 1964.
- Kuhn, T., *The structure of scientific revolutions*, Chicago : The University of Chicago Press, 1970.
- Lakatos, I. et Musgrave, A., *A crítica e o desenvolvimento do conhecimento*, São Paulo : Editora da Universidade de São Paulo, 1979.
- Lakoff, G. et Johnson, M., *Metaphors we live by*, Chicago : University of Chicago Press, 1980.
- Laszlo, E., Introduction. In : von Bertalanffy, L., *General systems theory*, Paris : Bordas, 1973.
- Laszlo, E. et Laszlo, A., The contribution of the systems sciences to the humanities *Syst. Res. Behav. Sci.*, 14(1) : 5-19, 1997.
- Levy, P., Les dangers de la "machine univers", in : G. Pessis-Pasternak, *Faut-il brûler Descartes ?*, Paris : Editions la découverte, 1996.
- Lévy-Leblond, J.-M., Critique de science, in: G. Pessis-Pasternak, *Faut-il brûler Descartes ?*, Paris : Editions la découverte, 1996.
- Lugan, J.-C., *La systématique sociale*, Paris : Presses universitaires de France, 1996.
- Masterman, M., A natureza do paradigma, in : *A crítica e o desenvolvimento do conhecimento*, São Paulo : Editora da Universidade de São Paulo, 1979.
- Morgan, G., *Images of organizations*, Beverly Hills : Sage, 1986.
- Motta, P. C. Delaytti., Problemas conceituais do just-in-time. Uma tentativa de redefinição e de conciliação metodológica, Santiago de Chile : *Anais da XXVI Conferência Latino-Americana de Escolas de Administração - CLADEA*, 1992.

Ortony, A. (ed.), *Metaphor and Thought*, Cambridge : Cambridge University Press, 1979.

Partoune, c., "L'approche systématique," http://www.ulg.ac.be/lmg/competences/chantier/contenus/cont_systl.html, 1999.

Putnam, L. et Chapman, P., Metaphors of communication and organization, in : S. Clegg et al., *Handbook of organizational studies*, London ; Sage, 1996.

Ramos, A. G. , *Administração e contexto brasileiro*, Rio de Janeiro : Fundação Getúlio Vargas Editora, 1983a.

_____ A teoria administrativa e a utilização inadequada de conceitos, *Revista de Administração Publica*, 7(1) :1-1 32, 1983b.

_____ *The new science of organisations : a reconceptualization of the wealth of nations*, Toronto : University of Toronto Press, 1981.

Rogers, C., The next common sense, *Supply Management*, 4(11) : 38, 1999.

Schon, D., *Displacement of concepts*, London : Tavistock Publications, 1963.

Slater, Peter, *A origem e significado da Escola de Frankfurt*, Rio de Janeiro ; Zahar, 1978.

Smircich, L., Concepts of culture and organizational analysis. *Administrative Science Quarterly*, 28(3) : 339-358, 1983.

Strauss, A., *Qualitative analysis for social scientists*, New York : Cambridge University Press, 1990.

Strauss, A. L. et J. Corbin, *Basics of qualitative research*, London : Sage, 1990.

Trist, E., et al., *The social engagement of social sciences, Vol. III*, Philadelphia : University of Pensilvannia Press, 1997.

Ullmann, S., *Semântica*, Lisboa : Fundação Calouste Gulbekian, 1964.

Van Maanen, J, Reclaiming qualitative methods for organizational research : a preface, in: J. Van Maanen (ed.), *Qualitative methodology*, Beverly Hills : Sage, 1983.

_____ *Qualitative methodology*, Beverly Hills : Sage, 1983.

Watzlawick, P. et al., *Une logique de la communication*, Paris : Seuil, 1972.